

purent se demander s'ils n'étaient pas eux-mêmes des schismatiques, tant ce spectacle politique en ce superbe décor religieux leur semblait inattendu. La clairvoyance du cardinal Mercier ne s'y était, dit-on, pas trompée. Admirable entreprise en tout cas, et suprême triomphe de la chancellerie viennoise si, quelques mois après, l'union des peuples balkaniques chrétiens n'avait chassé à la fois le Turc des territoires qu'il occupait et dépouillé d'avance l'Austro-Hongrois de ces mêmes territoires, qu'il convoitait.



C'est ainsi que l'Autriche, prévoyante et armée, servie par des institutions dont la vigilance était tournée vers l'extérieur, se préparait, elle aussi, à la guerre. C'est pourquoi elle a paru, en un sens, plus forte dans la guerre que dans la paix. Mais pour avoir mis en valeur tout ce qui conservait encore à la Monarchie danubienne une force défaillante, cette guerre n'a rien atténué des forces centrifuges qui continuent à déchirer l'Empire. Elle n'a apporté que des complications nouvelles et des difficultés supplétoires dans l'État déjà le plus complexe du monde entier.

Les grands musiciens viennois, Schubert et Haydn lui-même, ont accueilli, dans leurs compositions les mieux réglées, des rythmes et parfois des motifs slaves ou hongrois qui ouvrent soudain comme une perspective lointaine d'Orient dans le jardin classique de l'un ou dans la forêt romantique de l'autre. L'incomparable richesse musicale de cette ville fut